La Ligue hanséatique

René BERTHIER

L'interrogation de Michel Bakounine sur l'incapacité politique de la bourgeoisie allemande est au cœur de sa philosophie politique, car elle cristallise son analyse critique de l'État moderne. La comparaison entre les bourgeoisies française et allemande révèle la nature véritable de l'institution étatique. La bourgeoisie française de 1789 a su briser l'absolutisme féodal pour conquérir les libertés politiques et s'imposer comme classe dirigeante. À l'inverse, la bourgeoisie allemande, depuis le Moyen Âge, a renoncé à sa propre émancipation politique face au pouvoir de l'État et à l'aristocratie prussienne. Dans des ouvrages majeurs comme *Étatisme et anarchie* et *L'Empire knouto-germanique*, Bakounine explique que les bourgeois allemands ont préféré la soumission au pouvoir et ont troqué leurs droits politiques contre la protection de l'État.

Ce renoncement illustre la thèse centrale de l'anarchisme bakouninien selon laquelle l'État n'est pas un simple outil neutre. L'appareil bureaucratique et militaire possède sa propre logique de domination qui finit par asservir même la classe économiquement dominante. L'analyse de cette impuissance bourgeoise permet à Bakounine de critiquer l'idéalisme allemand et de rompre avec la philosophie de l'histoire héritée de Hegel. Dès son essai *La Réaction en Allemagne*, Bakounine oppose l'action révolutionnaire concrète de la France à l'abstraction philosophique de l'Allemagne. Il juge que les Allemands ont compensé leur servitude politique réelle par une révolution purement intellectuelle et spéculative. Contrairement à l'idée que le développement économique entraîne mécaniquement l'émancipation politique, le cas allemand prouve qu'une société peut se moderniser industriellement tout en restant politiquement soumise. Bakounine refuse ainsi toute loi historique inéluctable qui garantirait le progrès sans rupture révolutionnaire.

La faiblesse historique de la bourgeoisie allemande, qui a laissé intacte une culture de la discipline, de la hiérarchie et du culte de l'État, s'explique par un certain nombre de déterminations historiques que le révolutionnaire russe cherche à mettre en lumière. Le cas de la Ligue hanséatique constitue un cas d'étude particulièrement significatif.

* * * * * * * * *

La lecture des passages dans lesquels Bakounine traite de la période du Moyen Age fournit une des clés de son analyse de l'échec du libéralisme allemand. C'est en effet à partir de cette époque que se fonde un modèle de rapport entre les classes qui est caractéristique à l'Allemagne, et qui est lié principalement à la situation géopolitique du pays, situé aux marches des pays slaves.

Aux XI^e^ et XII^e^ siècles, alors que se produit un extraordinaire essor dans toute l'Europe, l'Allemagne ne « produit » que l'ordre des chevaliers teutoniques et l'ordre des porte-glaives livoniens,[1] qui poussent l'expansion germanique vers le Nord et le Nord-Est. Le processus de germanisation de ces territoires, décrit par Bakounine, est intéressant en ce qu'il montre un premier exemple de subordination des intérêts de la bourgeoisie à l'existence d'une classe nobiliaire. C'est autour des camps retranchés des « civilisateurs armés » que se forment les villes allemandes. Alors, venaient le clergé et les bourgeois.

Bakounine estime que la bourgeoisie a raté au XIII^e^ siècle une occasion d'asseoir fermement ses positions, mais il explique aussi que les énergies nationales se sont tournées vers l'occupation des terres slaves à l'Est, qui fournissent un débouché à la fois à la noblesse, au clergé et à la bourgeoisie germaniques. Ces énergies, en outre, ont été accaparées par la politique italienne des empereurs, tournée essentiellement vers l'extérieur. La politique allemande ne s'est pas concentrée sur des problèmes internes tels que la constitution d'un État national, comme cela a été l'obsession constante des rois de France.

Les analyses respectives de Bakounine et d'Engels, très proches sur certains points, se complètent souvent. L'incapacité des empereurs germaniques à centraliser le pouvoir est un thème commun. Comme Bakounine, Engels constate que la politique de l'empereur était « plus étrangère et expansionniste qu'allemande et intégrationniste »[2]. Engels indique même qu'au XIII^e^ siècle « l'Allemagne n'eut pas d'empereur du tout ».

Mais au contraire d'Engels, Bakounine ne dit pas expressément que le féodalisme n'a jamais réellement atteint son terme ni qu'il fut au début assez faible, à tel point que les paysans commencèrent à se libérer

[1] Une précision : l'ordre des Chevaliers teutoniques (fondé à la fin du XII^e^ siècle en Terre sainte) et celui des Porte-Glaives (fondé en 1202) n'interviennent véritablement dans la Baltique et en Prusse qu'au XIII^e^ siècle, et non aux XI^e^-XII^e^ siècles.

[2] Engels, « Notes historiques sur l'Allemagne », *Écrits militaires*, L'Herne, p. 93.

progressivement du servage jusqu'au XV^e siècle. Ce n'est d'ailleurs pas cet aspect-là qui intéresse le révolutionnaire russe, plus préoccupé de montrer en quoi l'occupation progressive des terres slaves à l'Est a contribué à y renforcer la féodalité, phénomène à propos duquel Engels dit que ce fut là l'obstacle essentiel à l'émancipation des paysans du Sud-Ouest, en même temps que ce fut le prélude à l'extension féodale ultérieure à toute l'Allemagne :

> « Ce fut donc l'élément anti-centralisateur de la nation – la noblesse féodale des princes – qui triompha en Allemagne, en utilisant avec succès la violence en vue de la colonisation et de l'expansion, à l'Est et au Sud. Les princes agrandirent leur domaine et leur puissance, en consolidant au fur et à mesure le régime féodal qui n'en finissait plus d'exister... »[3]

L'importance du processus de colonisation à l'Est (« l'assimilation ou la germanisation des slaves », dit Engels) est donc perçue comme une constante de la politique allemande. Engels insiste sur la divergence d'intérêts entre les principales classes en présence. Il indique que les villes pillent les paysans, que les chevaliers pillent les paysans et oppriment les villes ; mais, au contraire de Bakounine, il ne semble pas saisir la dialectique de ces rapports. Le révolutionnaire russe montre clairement l'association de fait entre la noblesse et la bourgeoisie dans leur oppression commune de la paysannerie, en particulier dans les marches orientales, là où les camps retranchés des « civilisateurs armés », selon l'expression de Bakounine, permettent ensuite aux bourgeois et au clergé de s'installer. Or, c'est ce modèle particulier de rapport : noblesse et bourgeoisie contre paysannerie, qui, selon Bakounine, fournit la clé de l'histoire politique de l'Allemagne.

Cette divergence d'optique entre Bakounine et Engels s'explique sans doute par le fait que ce dernier envisage les choses d'un point de vue interne à la société allemande, alors que Bakounine est plus préoccupé de mettre en relief le phénomène de domination, à l'Est de l'Allemagne, de la noblesse, de la bourgeoisie et du clergé sur la paysannerie d'origine slave.

Engels attribue deux causes à l'échec de la formation de la nation allemande. La première est la divergence trop grande des intérêts entre les classes. De ce qu'en dit Bakounine, il ressort plutôt que la bourgeoisie et la

[3] Engels, « Notes historiques sur l'Allemagne », *Écrits militaires*, L'Herne, p. 94.

noblesse avaient des intérêts liés, et que par le fait même de l'occupation militaire des terres slaves, la bourgeoisie était dépendante de la noblesse qui lui assurait la sécurité nécessaire au développement commercial. C'est là, dit Bakounine, un trait caractéristique de l'Allemagne jusqu'à nos jours.

La seconde cause indiquée par Engels est le déplacement des routes commerciales internationales qui a repoussé l'Allemagne dans un coin, ce qui a « brisé la force des bourgeois ». Bakounine, quant à lui, explique plutôt le déclin de la bourgeoise par son absence de sens politique et par son intérêt exclusif pour le profit à court terme, par son incapacité à développer un projet.

Il est intéressant de noter que dans ses notes manuscrites Engels déplore fréquemment l'absence du fait politique et idéologique qui aurait pu constituer l'État national – la monarchie centralisatrice : « La puissance de l'empereur, gaspillée à l'étranger » parce que celui-ci « croyait être le successeur de Rome ». Alors que l'État est « appelé à de grandes fonctions sociales » et que, lorsqu'il ne peut exercer ses fonctions, « c'est la stagnation sociale », Engels constate qu'en Allemagne « la contribution de l'État était fort réduite ». Mais il ne lie pas les deux phénomènes : impuissance de la classe bourgeoise et faible action de l'État. Bakounine constate que les villes allemandes du XIII^e^ siècle « ne pouvaient pas, comme les communes de France, s'appuyer sur la puissance croissante de la centralisation monarchique, le pouvoir des empereurs, qui résidait beaucoup plus dans leurs capacités et dans leur influence personnelles que dans les institutions politiques, et qui par conséquent variait avec le changement des personnes, n'ayant jamais pu se consolider ni prendre corps en Allemagne ».[4]

D'ailleurs, ajoute Bakounine, les empereurs « passaient les trois quarts de leur temps hors de l'Allemagne ».[5] La bourgeoisie n'a pas pu se développer en puissance sociale suffisamment forte, elle n'a pas pu non plus bénéficier de l'appui naturel de l'État monarchique contre la noblesse, comme cela a été le cas dans le modèle français. Mais le modèle anglais n'a pas non plus été possible, à savoir l'alliance des villes avec l'aristocratie terrienne contre le pouvoir monarchique, car les nobles allemands, « contrairement à l'aristocratie anglaise, dit Bakounine, s'étaient toujours distingués par une absence complète de sens politique ».[6]

Les villes allemandes ne pouvaient donc compter que sur leurs propres forces et sur leur alliance entre elles. Or, la Hanse, dit Bakounine, ne fut

[4] Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*, Œuvres, Champ libre, VIII, 69.
[5] Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*, Œuvres, Champ libre, VIII, 70.
[6] Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*, Œuvres, Champ libre, VIII, 70.

jamais qu'une « alliance presque exclusivement commerciale » ; pour qu'elle fût réelle, « il aurait fallu qu'elle prît un caractère et une importance décidément politiques : qu'elle intervînt comme partie reconnue et respectée dans la constitution même et dans toutes les affaires tant intérieures qu'extérieures de l'Empire ».[7]

La bourgeoisie, en somme, n'a pas pu s'ancrer dans le tissu institutionnel de l'Empire. Or, précisément, les circonstances au XIII^e^ siècle étaient extrêmement favorables, pense Bakounine, divergeant en cela du point de vue d'Engels. La bourgeoisie allemande aurait pu profiter de la dissolution des institutions et du pouvoir pour se constituer en puissance autonome, donner à la Ligue hanséatique « un caractère politique beaucoup plus positif, celui d'une formidable puissance collective réclamant et imposant le respect ».

L'Empire était alors affaibli par la lutte des Guelfes et des Gibelins. La bourgeoisie aurait pu « conquérir son indépendance et établir sa puissance politique déjà au XIII^e^ siècle ». Mais, pour cela, il aurait fallu que la bourgeoisie hanséatique ait une volonté politique. Au lieu de cela, elle « ne sortit jamais des bornes de la modération et de la sagesse, ne demandant que trois choses : qu'on la laissât paisiblement s'enrichir par son industrie et par son commerce ; qu'on respectât son organisation et sa juridiction intérieure, et qu'on ne lui demandât pas des sacrifices d'argent trop énormes en retour de la protection ou de la tolérance qu'on lui accordait. Quant aux affaires générales de l'Empire, tant intérieures qu'extérieures, la bourgeoisie allemande en laissa le soin exclusif aux « grands messieurs » (den grossen Herren), trop modeste elle-même pour s'en mêler.»[8]

Sur ce point, Engels abonde dans le même sens que Bakounine : « Les bourgeois allemands, dit-il, assoiffés d'argent, trouvaient dans les troubles continuels la source de leur bien-être. N'avaient-ils pas appris qu'il leur était plus profitable de pêcher en eaux troubles ? Ils se laissaient exploiter et rudoyer, parce qu'ils pouvaient se venger des aristocrates en usant de méthodes bien dignes d'eux : ils escroquaient leurs oppresseurs. » [9]

Ni Engels ni Bakounine ne donnent jusqu'à présent de raison vraiment convaincante à l'incapacité de la bourgeoisie allemande à constituer des « intérêts développés de classe » (Engels) ou à développer un « caractère décidément politique » (Bakounine). Engels semble penser plutôt à des causes extérieures : le déplacement des routes commerciales aurait « brisé la

[7] *Ibidem.*

[8] Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*, Œuvres, Champ libre, VIII, 71.

[9] Engels, Lettre au rédacteur, *The Northern Star*, 25 octobre 1845. In *Ecrits militaires*, l'Herne, p. 104.

force des bourgeois », ce qui disculpe ceux-ci de toute responsabilité, alors que Bakounine penche plutôt pour des causes internes : dépendance envers la noblesse, étroitesse de vues. Tous deux soulèvent cependant une question intéressante, celle du sort des régions périphériques de l'Empire.

Engels évoque en effet la désagrégation du territoire de l'Empire qui gagna d'abord la périphérie. Ainsi, la Hollande fut « la seule partie de la Hanse à conserver son importance commerciale mais elle se détacha de l'Allemagne », et finit par « dominer tout le commerce allemand ». La bourgeoisie de la petite Hollande avait développé des intérêts de classe qui la rendaient plus puissante que la bourgeoisie allemande bien plus nombreuse. Bien qu'Engels ne le dise pas, on en déduit que la bourgeoisie hollandaise avait atteint une cohésion politique que n'avait pas la bourgeoisie allemande. Autrement dit, elle a réussi à faire à son échelle ce que Bakounine reproche à la bourgeoisie allemande de n'avoir pas su faire.

En dehors de l'Allemagne, dit Bakounine, dans les autres monarchies protestantes, le peuple a su conserver un sentiment d'indépendance et « maintenir sa liberté et ses droits contre les envahissements de la noblesse et contre ceux de la monarchie ».[10] Anticipant Max Weber, il déclare que « les Pays-Bas durent leur naissance politique au protestantisme, qui les tira du néant par la première révolution populaire triomphante en Europe ». Le mouvement protestant « imprima à la jeune nation hollandaise un essor industriel, commercial, artistique et même scientifique et philosophique qui transforma bientôt cette petite Hollande en un pays aussi riche que puissant et qui devint plus tard le refuge de tous les libres penseurs». On pense à ce que disait Max Weber des Pays-Bas : « La petite et moyenne bourgeoise, classe en pleine ascension où se recrutaient principalement les entrepreneurs, était ici comme ailleurs composée, pour la plus grande part, de "typiques" représentants à la fois de l'éthique capitaliste et de la religion calviniste» [11].

Partout, dit Bakounine, le protestantisme a produit l'esprit de liberté et d'initiative, « donnant principalement à la classe moyenne et aux corporations ouvrières des villes un essor vigoureux et puisant ». Pourquoi en Allemagne le protestantisme s'accompagne-t-il du despotisme des princes, de l'arrogance des nobles et de la soumission des classes laborieuses ?[12] La réponse se trouve peut-être dans les premiers siècles de la formation de la nation allemande.

---

[10] Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*, Œuvres, Champ libre, VIII, 81.
[11] Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, p. 67.
[12] Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*, Œuvres, Champ libre, VIII, 416.

A la fin du XI[e] siècle et au XII[e] siècle, dit en effet Bakounine, alors que se développent les libertés municipales en Europe, que naît l'hérésie vaudoise dans le Midi de la France, que se développe en France et en Angleterre la philosophie scolastique considérée par Bakounine comme la « première révolte implicite de la raison contre la foi », l'Allemagne reste immobile.

Deux faits cependant sont à noter : la création de l'ordre des Chevaliers teutoniques et de l'ordre des Porte-Glaives livoniens, qui vont pousser l'expansion germanique vers le Nord et le Nord-Est de l'Europe. Le processus de germanisation de ces territoires, tel qu'il est décrit par Bakounine, est intéressant en ce qu'il montre un premier exemple de subordination des intérêts de la bourgeoisie à l'existence d'une classe nobiliaire. Citant l'historien polonais Lelewel,[13] Bakounine écrit : « Afin d'assurer leur pouvoir et leurs conquêtes, les princes établirent parmi les Slaves différents postes militaires commandés par des gardiens des marches ou frontières, appelés comtes des frontières ou margraves. » C'est ainsi que se serait formé au sein des populations slaves le margraviat de Brandebourg, qui fut l'embryon de l'actuel royaume de Prusse. Presque tout ce royaume, selon Bakounine, serait « un vaste ossuaire slave ».

Il est évident que la formule « vaste ossuaire slave » relève de la rhétorique politique anti-prussienne. Là encore, si le schéma général décrit par Bakounine est exact, il mérite néanmoins d'être nuancé. En effet, la colonisation germanique vers l'Est fut un phénomène plus complexe. Si l'usage de la violence la plus extrême fut fréquent, notamment à l'égard des prussiens païens et des polabes, le processus a connu également des migrations paysannes et marchandes encouragées par les princes slaves eux-mêmes qui cherchaient à développer leurs terres et développer le commerce, comme ce fut le cas en Silésie, en Poméranie ou en Pologne. Les aristocrates germaniques et slaves, rappelons-le, avaient plus en commun qu'avec la paysannerie autochtone.

Au Moyen Age, précise le révolutionnaire russe, on ne parlait pas de civilisation, mais de christianisation, ce qui signifiait, pour les Slaves, « pillage, massacre, viol, extermination ou esclavage. C'est ainsi que les

[13] La référence que fait Bakounine à Joachim Lelewel, historien et révolutionnaire polonais, montre comment il construit sa critique de l'État allemand en s'appuyant sur l'historiographie romantique et nationaliste slave de son époque, qui percevait l'expansion germanique vers l'Est (*Ostsiedlung*) comme une entreprise prédatrice.

Allemands civilisèrent ou convertirent successivement toutes les populations slaves entre l'Elbe et l'Oder ».[14]

> « Aussitôt qu'un nouveau pays slave venait d'être conquis, les empereurs le divisaient en diocèses et y établissaient des évêques qui obéissaient au primat archevêque résidant toujours au centre de la colonie militaire. Puis, autour des évêques venaient se grouper et s'établir de bons bourgeois de l'Allemagne apportant avec eux, dans ces pays barbares, leur travail et leur industrie respectables, leurs coutumes, leur administration municipale et le culte de l'autorité. De cette manière, de nouvelles villes allemandes se formèrent sur le territoire slave, et autour de ces villes s'élevèrent les châteaux des chefs militaires, convertis en seigneurs féodaux, maîtres de tout le pays cultivé par la portion épargnée de la population slave, désormais attachée à la glèbe.»[15]

Ces bourgeois, arrivés à la suite des militaires, étaient, selon Bakounine, « humbles, serviles, lâchement respectueux vis-à-vis de l'arrogance nobiliaire », mais « excessivement durs et pleins de mépris pour les populations indigènes vaincues ».[16]

Bakounine nous indique les bases matérielles de la dépendance de la bourgeoisie allemande envers la caste militaire, celle-ci assurant à la fois la sécurité politique et les débouchés économiques. Le développement, dans les marches de l'Est, de ce que Bakounine appelle la civilisation bourgeoise était lié à une politique d'expansion territoriale et dépendait directement de l'hégémonie de la classe militaire, maîtresse d'œuvre de cette politique.

Engels mentionne bien cette politique d'expansion, mais il ne ressort pas de son exposé la dépendance politique de la bourgeoisie. Or, c'est cette

---

[14] Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*, Œuvres, Champ libre, VIII, 418

[15] Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*, Œuvres, Champ libre, VIII, 418.

L'idée que la « portion épargnée » des Slaves ait été systématiquement « attachée à la glèbe » est un raccourci. Au XII^{e} et XIII^{e} siècles, l'installation de colons allemands s'est au contraire accompagnée de l'introduction du « droit allemand » (*ius teutonicum*), qui offrait initialement aux paysans (y compris slaves) des libertés personnelles et des redevances fixes plus avantageuses que l'ancien droit coutumier. L'asservissement massif des paysans de l'Est européen est un phénomène plus tardif (XV^{e}-XVI^{e} siècles).

[16] Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*, Œuvres, Champ libre, VIII, 82.

dépendance qui va déterminer, selon l'hypothèse de Bakounine, le caractère des rapports de classe particuliers à l'Allemagne, et particulièrement à la Prusse. En effet, la bourgeoisie a, en dessous d'elle, une population indigène, paysanne, vaincue. Au phénomène de l'exploitation économique s'ajoute celui de l'oppression nationale. Parallèlement à l'opposition de classe caractéristique des rapports féodaux (paysans-noblesse) dans lesquels la bourgeoisie se place ici d'emblée du côté des féodaux, il y aurait eu une opposition nationale entre occupants germains et occupés slaves, dont les traditions, notamment en matière de propriété foncière, sont différentes.

Si le tableau général que dresse Bakounine est exact, il doit être nuancé. En effet, l'espace germanique des XI^e^ et XII^e^ siècles n'est pas en marge des mutations européennes à cette époque. Il connaît une forte croissance démographique, un essor urbain majeur notamment en Rhénanie, et dans les villes qui formeront la Hanse, comme le montre le révolutionnaire russe ; des mouvements de franchises communales apparaissent, comparables au reste de l'Occident. C'est un fait sur lequel Bakounine n'insiste pas, soucieux qu'il est de montrer le phénomène de conquête germanique des pays slaves. Bakounine occulte la tradition communale et républicaine très vivace de l'Allemagne rhénane et du Sud pour ne retenir que le modèle de l'Est (le Brandebourg et la Prusse), où la bourgeoisie est effectivement née sous la tutelle de l'aristocratie militaire et de l'État. L'opposition entre l'Ouest et l'Est de l'espace germanique révèle deux dynamiques urbaines radicalement différentes. À l'Ouest (en Rhénanie et dans le Sud), le mouvement communal s'enracine dans d'anciennes cités romaines ou épiscopales où les bourgeois ont dû conquérir leurs franchises par la lutte, s'opposant fréquemment à la noblesse pour préserver leur statut de Villes libres d'Empire. À l'inverse, à l'Est (entre l'Elbe et la Baltique), les villes sont des fondations nouvelles des XII^e^ et XIII^e^ siècles, dont les libertés ont été octroyées par des princes ou des ordres militaires. Cette origine implique une étroite dépendance militaire vis-à-vis de la noblesse, expliquant la soumission précoce de ces cités aux États princiers, à l'image de la Prusse.

Bakounine met bien en évidence l'alliance structuelle entre le sabre, le goupillon et le capital, il montre bien que la bourgeoisie allemande, à l'Est, ne s'est pas construite contre la féodalité mais à l'ombre de l'État militaire et ecclésiastique : c'est sous la protection de l'armée et de l'Église face aux populations locales, surtout paysannes, que la bourgeoisie allemande aurait développé, dans ces régions, une mentalité conservatrice et respectueuse de la hiérarchie, à l'opposé de l'esprit révolutionnaire des communes d'Europe occidentale. Le schéma décrivant les villes marchandes allemandes

encerclées par des domaines féodaux où une noblesse militaire exploite une paysannerie asservie préfigure la future société prussienne dominée par les Junkers (grands propriétaires terriens) et le servage (le « second servage » de l'époque moderne).

La thèse bakouninienne montre une bourgeoisie allemande (en fait il pense surtout aux Prussiens) qui, tout au long de son histoire, sera du côté du pouvoir contre la paysannerie, même lorsque ses intérêts exigeaient l'alliance avec cette classe, comme si elle avait acquis depuis les temps les plus reculés un réflexe conditionné.

Le destin de la Ligue hanséatique s'inscrit assez bien dans le schéma de Bakounine. La Ligue, en effet, était étroitement dépendante des Chevaliers teutoniques, commercialement et politiquement. L'écrasement de ceux-ci par les Polonais fut une des causes du déclin des villes de la Baltique. Mais également, le processus que décrit Bakounine au Nord-Est de l'Allemagne vaut aussi pour le Sud-Est avec l'Autriche. Engels ne dit-il pas d'ailleurs que l'Autriche et le Brandebourg sont des « colonies bavaroise et saxonne en territoire slave » ?

Pour illustrer la dépendance dans laquelle se trouve la bourgeoisie envers la noblesse, Bakounine qualifie la civilisation allemande d'« aristocratico-bourgeoise ». Elle est représentée, sous l'oppression des Chevaliers teutoniques – les « ancêtres des lieutenants-hobereaux actuels de la Prusse » –, par « l'aimable chevalier, le vertueux prêtre et l'honnête bourgeois ».

Que ce soit en Pologne ou en Bohême, il était naturel que la noblesse, la bourgeoisie et le clergé, allemands ou germanisés, fissent cause commune contre la masse paysanne. Cette dernière ne se laissait pas germaniser ni christianiser avec enthousiasme. Les hérésies religieuses qui, du XII^{e} au XV^{e} siècle, avaient traversé l'Allemagne sans y trouver d'écho, trouvèrent un terrain propice en Bohême, dont « le peuple asservi, mais non germanisé, maudissait du plein de son coeur et cette servitude et toute la civilisation aristocratico-bourgeoise des Allemands ».

C'est seulement après que les hérésies se furent développées en Bohême qu'elles apparurent de nouveau en Allemagne et s'y implantèrent dans la paysannerie. De terribles révoltes paysannes secouèrent la Bohême et semèrent la terreur chez les Allemands et chez les partisans de l'empereur, dit Bakounine. Les Taborites « battirent toutes les troupes de la Saxe, de la Franconie, de la Bavière, du Rhin et de l'Autriche que l'empereur et le pape envoyèrent en croisade contre eux ; ils nettoyèrent la Moravie et la Silésie et portèrent la terreur de leurs armes dans le coeur m »me de l'Autriche.» Les

Taborites furent finalement battus par la trahison d'un parti tchèque formé par la coalition de la noblesse indigène et de la bourgeoisie de Prague, « Allemands d'éducation, de position, d'idées et de moeurs ». Ainsi, le modèle allemand, selon l'hypothèse de Bakounine, a encore prévalu...

L'impuissance politique de la bourgeoisie allemande a toujours été pour Bakounine l'objet d'une grande fascination. Les explications qu'il donne ne sauraient se limiter à des causes psychologiques, pourtant tentantes, comme l'esprit de soumission, ou la servilité. Si celles-ci ne sont pas à dédaigner, le révolutionnaire russe s'attache surtout à chercher les causes historiques et sociales des comportements collectifs. Il est intéressant de noter que dans ses notes manuscrites sur la Guerre des paysans en Allemagne, où Engels tente d'expliquer l'impuissance des bourgeois allemands, celui-ci fasse une remarque éminemment bakouninienne : « Les idées issues des conditions matérielles prennent ainsi à leur tout une forme matérielle, et agissent sur l'évolution future. »[17]

Bakounine s'efforce constamment de montrer que les grandes évolutions historiques s'expriment par des confrontations et par des alliances politiques. La bourgeoisie allemande a été particulièrement défavorisée, qui n'a pu trouver d'appui ni sur l'État contre la noblesse, comme en France, ni sur la noblesse contre l'État, comme en Angleterre. Elle n'a pas pu, non plus, comme en Italie, trouver pour sa liberté un « encouragement dans la guerre civile elle-même, qui, en divisant ses oppresseurs, ses exploiteurs (...) diminue nécessairement la puissance malfaisante des uns et des autres. »

On en viendrait presque à plaindre cette classe qui s'est trouvée propulsée dans l'ère industrielle sans jamais avoir pu prendre une initiative historique autonome.

---

[17] Engels, Notes manuscrites sur l'histoire de l'Allemagne, *Ecrits militaires*, L'Herne, p. 94.

Bakounine écrit : « ...Car les idées et les représentations humaines, qui n'ont été d'abord rien que les produits des faits naturels et sociaux, — en ce sens qu'ils n'en ont été d'abord rien que la répercussion ou la réflexion dans le cerveau de l'homme, et la reproduction pour ainsi dire idéale et plus ou moins judicieuse par cet organe absolument matériel de la pensée humaine, — acquièrent plus tard, après qu'elles se sont bien établies, de la manière que je viens d'expliquer, dans la conscience collective d'une société quelconque, cette puissance de devenir à leur tour des *causes productives de faits nouveaux*, non proprement naturels, mais sociaux. » (Je souligne)

Bakounine, Œuvres, Stock, tome III, Appendice: 2. L'Homme : Intelligence, Volonté (feuillets 118-152), note 3.

Quel crédit peut-on apporter à l'interprétation que donne Bakounine de l'histoire de la société allemande du Moyen Age ?

La christianisation des territoires germaniques à partir du règne de Charlemagne a largement contribué à consolider la position des Germains au Nord et au Centre de l'Europe. Des expéditions militaires partaient régulièrement vers l'Est pour se procurer des esclaves. F.L. Carsten, dans *Origins of Prussia*, décrit la constitution des marches orientales et explique que le Christ apparaissait aux Slaves comme un « teutonicus Deus », une « religion étrangère qui leur était apportée à la pointe de l'épée ». Le rapt d'esclaves prenait en outre le caractère de croisade contre les payens. Ainsi, dit Bakounine, les Slaves « détestaient le christianisme, et avec beaucoup de raison, parce que le christianisme c'était le germanisme ».[18]

Cependant, Bakounine se trompe lorsqu'il subordonne systématiquement l'expansion religieuse à l'expansion militaire. Il ne semble pas percevoir l'étroite interdépendance des deux processus, bien que cela ne contredise pas le sens général de son analyse. L'expansion religieuse, en effet, se faisait bien souvent sous une forme militaire, en justification de visées politiques. Ainsi, la fondation de l'évêché de Brandebourg et de Havelberg par le roi Otton I^{er}, en 946-949, était un acte politique consolidant les réclamations territoriales sur la rive droite de l'Elbe. De plus, lorsque l'occupation d'un territoire slave se fait par un ordre de moines soldats, il est difficile de dire laquelle des deux motivations, religieuse ou politique, domine...

La résistance des Slaves prit dès les début la forme d'une opposition à la fois aux Germains et au christianisme. Les Prussiens, qui à l'origine étaient un peuple apparenté aux Lituaniens et aux Latviens, opposèrent une résistance désespérée à la christianisation, que seuls les Chevaliers teutoniques purent réduire après cinquante ans de lutte acharnée et un génocide. Bakounine ne dit rien de l'origine des Chevaliers teutoniques, et il n'en parle jamais que pour mentionner leur rôle dans la germanisation des territoires orientaux de l'Allemagne. Fondé à Jérusalem, l'ordre n'assuma cependant ce rôle que par hasard, après qu'il se fut installé successivement à Acre, à Venise et à Marienbourg. Appelés par le duc Conrad de Massovie qui ne parvenait pas à pacifier les Prussiens, ils se virent offrir des terres et des privilèges ainsi que la souveraineté entière sur tout territoire conquis sur les Prussiens. Aidés de croisés venus de toute l'Europe, ils réduisirent systématiquement les territoires à l'Est de la Vistule inférieure. Un nouvel

[18] Bakounine, *L'Empire knouto-germanique*, Œuvres, Champ libre, VIII, 75.

État se constitua ainsi dans le coin Sud-Est de la Baltique, dirigé par une puissante aristocratie ecclésiastique qui prit en 1308 tout Dantzig et sa province, et coupa la Pologne de la mer.

Le nouvel État ecclésiastique prussien était bien mieux administré, bien plus avancé que les principautés contemporaines de Pologne et d'Allemagne. Carsten écrit à ce sujet qu'à ce jour « les vastes archives de l'ordre teutonique portent témoignage de ses critères uniformes d'administration, de sa division du travail entre de nombreux fonctionnaires professionnels, de son organisation hautement centralisée, de sa grande richesse et de sa puissance financière. »

Mais si Bakounine ne se trompe pas sur le rôle joué par les Chevaliers teutoniques et par l'ordre des Porte-glaives livoniens, qui leur furent rattachés en 1237, il ne mentionne pas le fait que dans bien des cas, l'aristocratie slave collabora, et trouva avantage à se rattacher à l'Empire germanique, comme ce fut le cas en Poméranie et en Silésie.

De même, si ce que dit Bakounine de l'expansion germanique est dans l'ensemble exact, il n'en mentionne pas toutes les causes. L'accroissement démographique de l'Europe occidentale, en particulier en Allemagne, la réduction du nombre des terres, les catastrophes naturelles jouaient autant que le désir de conquête, le besoin de caser les fils cadets ou encore la fuite des serfs. Un vaste mouvement d'émigration vers l'Est s'est esquissé qui comprenait toutes les classes de la société germanique : nobles, clergé, serviteurs, bourgeois, paysans. La classe militaire jouait un rôle essentiel, du moins dans un premier temps, mais bien vite les tâches économiques prenaient le relais : défrichage, drainage, construction de routes, de ponts...

Carsten indique que les Slaves se sont rapidement accommodés de la domination germanique parce qu'ils en ont profité. Dans les principautés militaires slavones, les considérations militaires n'ont pas joué un grand rôle. « Ce n'est qu'en Prusse qu'elles ont continué de jouer un rôle important dans la colonisation du pays : la résistance des indigènes a continué pendant longtemps. »

Ainsi, bien que le schéma de Bakounine ne soit pas fondamentalement contredit, il doit être nuancé. Le révolutionnaire russe sous-estime en particulier l'importance de l'Église dans la colonisation des terres slaves. L'Église possédait le tiers des terres du Brandebourg ; les quatre évêchés prussiens « ont reçu des territoires encore plus vastes, probablement à cause du caractère ecclésiastique de l'État prussien », dit Carsten.

Les ordres de chevaliers – les moines soldats – ont joué un rôle déterminant dans l'expansion, mais pas aussi exclusif que semble le penser Bakounine. Dans certains cas ils se sont installés après les évêchés, mais ils

ont alors réussi à acquérir des possessions colossales. En Poméranie, les nobles allemands sont arrivés relativement tard, après les monastères, et sans conquête ni dépossession des nobles slaves avec lesquels ils ont fini par fusionner.

Les terres les plus orientales de l'Allemagne du temps de Bakounine ne sont donc pas *de façon aussi exclusive* qu'il ne le dit un « vaste ossuaire slave ». Il reste que l'essentiel du tableau qu'il dresse est dans l'ensemble juste.

L'autre point sur lequel Bakounine s'appuie dans son examen des origines de la société allemande est l'histoire de la Ligue hanséatique. La thèse de Bakounine, rappelons-le, est que la bourgeoisie allemande a manqué de sens politique, qu'elle a raté l'occasion d'affirmer son hégémonie, qu'elle s'est soumise à l'aristocratie militaire contre la paysannerie.

La bourgeoisie hanséatique a grandement profité des progrès de la colonisation vers l'Est, et les villes allemandes ont prospéré jusqu'au XIV^{e} siècle. Les villes de la Baltique occupaient une position dominante sur la route de Bruges à Novgorod. Plusieurs facteurs ont provoqué le déclin de cette vaste organisation, et dans une large mesure l'absence de sens politique que lui reproche Bakounine est justifié. Certaines causes cependant seraient apparues de toute façon, et l'absence de sens politique se révéla surtout dans l'incapacité de la bourgeoisie hanséatique à s'adapter aux circonstances nouvelles.

Les marchandises circulant entre Bruges et Novgorod devaient être transbordées pour éviter de contourner la presqu'île du Jutland. Cela convenait pour des produits tels que les épices, les fourrures et les tissus, mais pas pour des marchandises volumineuses comme le bois ou le blé, dont la demande croissait en Occident. Aussi trouva-t-on une autre voie autour du Jutland, ce qui défavorisa Lübeck.

Les villes de Prusse avaient, au début, accueilli favorablement le commerce étranger direct qui les émancipait du contrôle de Lübeck. Les marchands anglais, hollandais, vendirent de grandes quantités de biens dans l'intérieur de la Prusse et de la Pologne, mais dès 1401, les marchands hanséatiques de Novgorod se plaignirent qu'on achetât à crédit des marchandises flamandes. Il arrivait en Russie plus de produits que ce que le marché pouvait y absorber. Les marchands, qui devaient payer leurs prêteurs flamands, vendaient au prix le plus bas, voire à perte. La concurrence effrénée entre marchands anglais, hollandais, hanséatiques, contribua pour une part au déclin de la Hanse, mais un fait politique fut

également déterminant : les Chevaliers teutoniques, qui étaient un important partenaire commercial de la Hanse, furent battus par les Polonais à la bataille de Tannenberg ; dès lors, l'ordre déclina et une période de guerres, d'invasions, suivie de dépopulation, s'ensuivit. La monnaie perdit de la valeur, les crises, l'insécurité affectèrent grandement le commerce et la richesse des villes de la Baltique au XIVe siècle. Les revenus des nobles et des propriétaires terriens baissèrent, le manque de main d'œuvre dans les campagnes affecta l'agriculture, donc l'approvisionnement des villes. Les concurrents étrangers apparurent à un moment de contraction des marchés. Ils pénétraient à l'intérieur des terres et achetaient le blé directement aux producteurs, et le chargeaient dans des ports qui échappaient au contrôle des villes de la Hanse.

En 1417, Lübeck proposa de ne plus accepter les Hollandais comme bourgeois dans les villes hanséatiques et de réduire leur liberté de commercer. D'autres se plaignirent que les Hollandais, les Zélandais, se rendissent journellement en Livonie et y envoyassent leurs fils étudier les langues orientales. On se plaignait aussi que les Flamands avaient les meilleurs bateaux. Les plaintes des marchands hanséatiques révèlent leur manque de dynamisme, leur incapacité à s'adapter aux circonstances nouvelles : « La Ligue tenta d'exclure les concurrents par des mesures restrictives et protectionnistes, une tâche difficile, même s'il y avait eu une unité complète parmi les villes de la Hanse », dit Carsten.

Des événements indépendants de la volonté des bourgeois de la Baltique ont contribué au déclin de leurs villes : contraction des marchés, crise agraire, concurrence, guerres, brigandage. Mais « last but not least », dit Carsten, ce qui a été déterminant fut la politique protectionniste qu'ils adoptèrent, et que par ailleurs ils ne furent même pas capables d'imposer. Il était naturel que la Hanse tentât de préserver son monopole, de restreindre le commerce à certaines villes, de renforcer les privilèges au profit d'une étroite aristocratie marchande, mais de telles tentatives étaient vouées à l'échec.

On peut citer l'exemple de Nuremberg, à la même époque, qui florissait sous une politique commerciale libérale. Il est étonnant que lorsque les circonstances furent devenues plus favorables, au XVIe siècle, les villes allemandes de la Baltique se montrèrent incapables de remonter la pente : cela relève des « défauts fondamentaux internes à la Hanse plutôt que des événements extérieurs, comme cause ultime de son déclin ».

> « La décadence des villes de l'Est fut un fait d'importance fondamentale dans le cours de l'histoire allemande et européenne. Elle ouvrit la voie à la montée de la noblesse, et

> elle sépara les événements de l'Est de ceux de l'Ouest_: là, la nouvelle montée »es villes et des classes moyennes urbaines transforma l'État et la société, mais l'Est cessa de participer à ce développement [19].»

Les marchands allemands de la Hanse furent donc incapables, on le voit, de faire face à la concurrence des Hollandais, des Zélandais, des Flamands, plus imaginatifs, mieux équipés, plus dynamiques. L'histoire religieuse de l'Empire germanique, et particulièrement celle de la Réforme, révélera que ces hommes, dynamiques commercialement, feront preuve de la même vigueur dans le domaine politique.

Conclusion

La Ligue hanséatique apparaît ainsi comme une occasion manquée de transformation économique en puissance politique. Elle témoigne de la capacité des villes allemandes à s'organiser, à commercer et à défendre des intérêts communs ; mais, selon Bakounine, cette solidarité reste essentiellement marchande. Faute de se constituer en force politique capable d'intervenir dans les affaires de l'Empire, les villes ne parviennent ni à contenir durablement la noblesse ni à promouvoir une organisation commune du pouvoir.

La limite de la Hanse ne tient donc pas à l'absence de vitalité économique des bourgeoisies urbaines, mais à leur incapacité à convertir cette vitalité en projet politique. Dans le tableau proposé par Bakounine, la bourgeoisie s'appuie sur la noblesse pour protéger ses intérêts commerciaux et participer à l'expansion vers l'Est ; cette dépendance contribue toutefois à maintenir la domination féodale et à marginaliser la paysannerie. La Hanse illustre ainsi le paradoxe qui traverse l'histoire allemande telle que l'analyse Bakounine : les villes possèdent une force économique réelle, mais ne l'emploient pas à conquérir une autonomie politique durable – en tout cas dans l'Est du pays qui seul semble retenir l'attention du révolutionnaire russe.

Il faut toutefois éviter de faire de cette interprétation une explication unique du retard de la centralisation allemande. Les facteurs économiques, géopolitiques et institutionnels évoqués par Engels — notamment le déplacement des routes commerciales et la faiblesse de l'autorité impériale — nuancent le diagnostic. La comparaison entre les deux penseurs fait ressortir leur différence de perspective : Engels insiste sur les obstacles à la

[19] Carsten *op. cit*., p. 135.

formation de l'État national, tandis que Bakounine met l'accent sur les rapports de domination entre classes et sur le renoncement politique de la bourgeoisie.

La Hanse fournit donc moins la preuve d'une incapacité absolue des bourgeoisies allemandes que l'exemple d'une puissance collective demeurée inachevée : capable de défendre des intérêts commerciaux, mais pas de se transformer en force politique autonome. C'est en ce sens qu'elle éclaire la critique bakouninienne de la bourgeoisie allemande et, plus largement, son refus de croire que le développement économique conduit nécessairement à l'émancipation politique.

Table of Contents

La Ligue hanséatique.....1
« L'AIMABLE CHEVALIER, LE VERTUEUX PRÊTRE ET L'HONNÊTE BOURGEOIS ».....2
Conclusion.....16